

Pour sauver la planète,  
sortez du capitalisme

## Du même auteur

L'oligarchie, ça suffit, vive la démocratie  
*Éditions du Seuil, 2011*

Comment les riches détruisent la planète  
*Éditions du Seuil, 2007*  
et « *Points Essais* », n° 611, 2009

Gaza  
La vie en cage  
(photographies de Jérôme Equer)  
*Éditions du Seuil, 2005*

La Guerre secrète des OGM  
*Éditions du Seuil, 2003*  
et « *Points Sciences* », n° 177, 2007

La Révolution biolithique  
Humains artificiels et machines animées  
*Albin Michel, 1998*

La Baleine qui cache la forêt  
Enquête sur les pièges de l'écologie  
*La Découverte, 1994*

L'Économie à l'épreuve de l'écologie  
*Hatier, 1991*

*Hervé Kempf*

Pour sauver  
la planète, sortez  
du capitalisme

*Éditions du Seuil*

ISBN 978-2-0211-2024-0  
(ISBN 978-2-02-097588-9, 1<sup>re</sup> publication)

© Éditions du Seuil, 2009

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Extrait de la publication

Mon père est né en 1920. Génération écrasée. Son enfance fut baignée du souvenir taraudant de la blessure sanglante de 14-18, de ses massacres, des souffrances du continent, d'un héroïsme presque vain et si lourd à porter. Après que la crise de 1929 eut assommé les économies, son adolescence a vu s'évanouir la prospérité et la vie légère qui s'étaient dessinées. Les tambours de la guerre recommencèrent à battre, annonçant la prochaine boucherie. Le retour du canon vola la jeunesse de ce temps, la jetant dans la peur, la misère, le combat, la tristesse de l'oppression, la confrontant au visage glacé de l'inhumanité.

On ne peut comprendre le problème à résoudre en ce début de troisième millénaire si l'on oublie la jeunesse gâchée des jeunes hommes et femmes de cette génération, dans les pays d'Occident, de Russie et du Japon, et l'ardeur qui les a portés quand est venu ce qu'on a appelé en France la « Libération », et qui en a bien été une pour le monde entier. Enfin, le vertige de la guerre semblait conjuré, on allait pouvoir vivre, aimer, travailler, sans que l'horizon fût voilé par les nuages noirs du destin. Il était bleu, comme l'infini. Et ce fut ce qu'un économiste enthousiaste et chaleureux dénomma les « trente glorieuses » : trois décennies marquées par une

expansion de la richesse matérielle sans précédent dans l'histoire.

Je suis né en 1957. Génération comblée. Même quand ça allait durement, ça allait bien. On passait de merveille en merveille, dans un monde encore imprégné d'une douceur campagnarde qui se faisait sentir jusqu'au cœur des villes, mais découvrant le réfrigérateur, la machine à laver, la voiture de Papa, la télévision – en couleurs, s'il vous plaît ! –, les gadgets de toutes sortes. Et puis, tout autant, une excitation générale et drôle animait une politique passionnée, une musique toujours plus inventive faisait croire qu'on allait changer le monde, la pilule contraceptive ouvrait des portes interdites. Même la menace soviétique, l'idée d'une guerre nucléaire totale, ajoutaient à l'euphorie ambiante une note d'anxiété qui l'électrisait.

Mais cette génération a grandi comme si son enfance devait durer toujours, et a pris pour certain ce qui était un moment de l'histoire. Ainsi avons-nous continué à produire, travailler, consommer sans voir que nos joyeux lumignons perdaient de leurs couleurs, que nos ambitions s'étiolaient et que notre candeur juvénile se transformait en égoïsme sinistre. Nous avons accumulé une invraisemblable montagne d'avoirs, sans comprendre que notre être s'abîmait.

Mon premier enfant est né en 1984. Génération incertaine. Choyée, entourée, confortable. L'informatique changeait le décor du monde, les vieilles allégeances politiques, religieuses et syndicales étaient rangées au magasin des accessoires, la publicité était promue nouvel art, Reagan refaisait l'Amérique, l'URSS s'effondrait, Clinton faisait sourire la mondialisation, on découvrait le voyage aux quatre coins de la planète et l'histoire était, disait-on, terminée. Gavée de télévision, enfant-roi devenu individu hyper-libre, cette génération pouvait se croire sans soucis. Mais comme le pays des quatre

jeudis où échoue Pinocchio, le rêve se révèle une tromperie. Les parents gâteaux sont des matérialistes avides, la riante société du spectacle célèbre la pornographie et le sport mercantile, le mépris affiché pour la politique se dévoile comme l'arme de la domination. Et tous les gadgets, finalement, ne sont pas si drôles.

Surtout, la crise écologique fait rouler ses nuages sombres dans le ciel qui s'obscurcit, et l'économie signale la fin des temps faciles. On leur avait promis la lune, ils découvrent le borbier.

Mais faut-il se plaindre ? Non. Cette génération doit relever le plus grand défi qu'ait eu à connaître l'histoire humaine : empêcher que la crise écologique, qui est la rencontre de l'espèce avec les limites de la biosphère, s'aggrave et conduise l'humanité au chaos ; sauver la liberté, contre la tentation de l'autorité ; inventer une économie en harmonie avec la planète ; semer les plants de l'avenir pour que les générations prochaines fassent fleurir à leur façon les sociétés du troisième millénaire. Ce n'est pas la fin de l'histoire, c'est le début d'une nouvelle histoire. Tâche magnifique, impressionnante, incertaine. Votre vie ne sera pas simple. Mais elle sera dense.

Il y a deux ans, j'écrivais : « Nous sommes entrés dans un état de crise écologique durable et planétaire. Elle devrait se traduire par un ébranlement prochain du système économique mondial. » Quelques mois plus tard, à l'été 2007, la crise financière commençait, amorçant une crise économique qui n'est que l'adaptation nécessaire de nos systèmes aux secousses de la biosphère.

Rien ne serait pire que de laisser l'oligarchie, face aux difficultés, recourir aux vieux remèdes, à une relance massive, à la reconstitution de l'ordre antérieur. Le moment est venu de sortir du capitalisme, en plaçant l'urgence écologique et la justice sociale au cœur du projet politique.

Dans *Comment les riches détruisent la planète*, j'ai décrit la crise écologique et montré son articulation avec la situation sociale actuelle, marquée par une extrême inégalité. M'appuyant sur Thorstein Veblen, j'ai montré la pertinence de son analyse de la rivalité ostentatoire pour expliquer les phénomènes de surconsommation à l'œuvre dans nos sociétés, et donc l'impact environnemental considérable de celles-ci. Il n'y aura pas de solution à la crise écologique sans remise en cause de l'ordre social, concluais-je.

On peut résumer notre situation par les sept axiomes que voici :

1. Laisser la crise écologique s'approfondir conduirait la civilisation vers une dégradation continue et importante de ses conditions d'existence.

2. L'hypothèse d'effets de seuil au-delà desquels les systèmes naturels ne pourraient plus retrouver leur équilibre a acquis une grande crédibilité. Pour éviter d'atteindre et de franchir ces seuils, il y a urgence à infléchir et à inverser les tendances actuelles de transformation de la biosphère.

3. Rien ne justifie qu'Africains, Asiatiques ou tout autre membre de la communauté humaine aient individuellement un accès aux ressources biosphériques moindre que ne l'ont Européens, Japonais ou Américains du Nord.

4. Sauf à franchir le seuil d'équilibre de la biosphère, les membres de la communauté humaine ne peuvent accéder tous au niveau actuel d'utilisation des ressources des Européens, Japonais et Américains. Ceux-ci doivent donc réduire leur consommation de ces ressources à un niveau proche d'une moyenne mondiale fortement inférieure à leur niveau actuel.

5. Les sociétés dites développées sont très inégalitaires. L'équité signifie que la réduction de la consommation matérielle doit être proportionnellement bien plus forte pour les

riches que pour les autres. La baisse générale de consommation matérielle sera compensée par une amélioration des services collectifs concourant au bien-être général.

6. La rivalité ostentatoire est au cœur du fonctionnement de la société planétaire. Elle signifie que les coutumes des classes les plus riches définissent le modèle culturel suivi par l'ensemble de la société. La réduction des inégalités, donc la réduction des possibilités de consommation ostentatoire de l'oligarchie, transformera les modèles généraux de comportement.

7. Le défi politique majeur de la période qui s'annonce est d'opérer la transition vers une société plus juste et en équilibre avec son environnement sans que l'oligarchie détruise la démocratie pour maintenir ses privilèges.

Mais comment passer de ce diagnostic à la transformation nécessaire des rapports sociaux ? D'abord en prenant une claire conscience de la nature de l'adversaire. L'oligarchie prospère dans un système économique, le capitalisme, qui a atteint son apogée. Il importe d'en comprendre la singularité par rapport à ses figures antérieures : le capitalisme a changé de régime depuis les années 1980, durant ces trois décennies où une génération a grandi, voyant les inégalités s'envoler, l'économie se criminaliser, la finance s'autonomiser de la production matérielle, et la marchandisation généralisée s'étendre à la terre entière.

Mais une lecture purement économique de ce déroulement historique passerait à côté de l'essentiel. Si le mécanisme culturel de la consommation somptuaire est au cœur de la machine économique actuelle, l'état de la psychologie collective auquel nous sommes parvenus en est le carburant. Dans les trois dernières décennies, le capitalisme a réussi à imposer totalement son modèle individualiste de représentation et de comportement, marginalisant les logiques collectives qui

freinaient jusqu'alors son avancée. La difficulté propre à la génération qui a grandi sous cet empire est de devoir réinventer des solidarités, quand le conditionnement social lui répète sans cesse que l'individu est tout. Pour sortir de la mécanique destructrice du capitalisme, il faut prioritairement démonter des archétypes culturels et se défaire du conditionnement psychique.

Le capitalisme cherche à détourner l'attention d'un public de plus en plus conscient du désastre imminent en lui faisant croire que la technologie, instance en quelque sorte extérieure à la société des hommes, pourrait surmonter l'obstacle. L'issue – et la chance – seraient dans la « croissance verte ». Il faudra déconstruire, là encore, cette illusion qui ne vise qu'à perpétuer le système de domination en vigueur.

L'avenir n'est pas dans une relance fondée sur la technologie, mais dans un nouvel agencement des relations sociales. Les défis de l'heure exigent de sortir de la logique du profit maximal et individuel pour créer des économies coopératives visant au respect des êtres et de l'environnement naturel.

Le capitalisme s'apprête à clore sa courte existence. Après deux siècles d'un essor extraordinaire, appuyé sur une mutation technique d'importance comparable à celle qui a vu les sociétés de chasseurs découvrir l'agriculture lors de la révolution néolithique, il y a dix millénaires, l'humanité va se débarrasser de cette forme transitoire, efficace mais violente, exubérante mais névrotique. Nous pouvons sortir du capitalisme en maîtrisant les cahots inévitables qui se produiront. Ou plonger dans le désordre qu'une oligarchie crispée sur ses privilèges susciterait par son aveuglement et son égoïsme. Ce qui fera pencher la balance, c'est la force et la vitesse avec lesquelles nous saurons retrouver et imposer l'exigence de la solidarité.

## Le capitalisme, inventaire avant disparition

### **Les miracles de la productivité**

Lors de mes études, l'école de sciences politiques que je fréquentais désirait sensibiliser ses élèves à la pointe la plus avancée du progrès technique, et rendait obligatoires quelques heures d'informatique. Le moment le plus édifiant de ce cours survenait lorsqu'il fallait poinçonner des fiches en carton avant de les introduire dans une machine qui effectuerait les opérations ainsi programmées. Que les jeunes lecteurs de cet ouvrage ne croient pas déceler ici une quelconque ironie : la programmation par carte perforée était encore, au début des années 1980, un moyen de communication courant avec les ordinateurs.

À cette époque, je commençais à écrire des articles sur une machine à écrire mécanique – la tige métallique portant la lettre gravée allait frapper un ruban encreur derrière lequel se trouvait la feuille de papier. Très vite, malgré le caractère légendaire de cette pratique qui vous faisait entrer dans la peau d'un grand reporter américain imbibé de whisky et de cigarettes, je suis passé à des machines à écrire électriques – IBM « à boule » ou « à marguerite » –, avant de tester une machine de traitement de texte Philips assez biscornue, mais qui pouvait conserver quelques pages en mémoire. Le hasard

de l'existence me conduisit ensuite à *Science et Vie Micro*, un magazine de micro-informatique où l'on s'amusait beaucoup à expérimenter les dizaines de micro-ordinateurs qu'une industrie jeune et enthousiaste propulsait sur le marché à la cadence d'un distributeur de bonbons devenu fou.

Je me souviendrai toujours de l'arrivée du Macintosh, début 1984 : un pur émerveillement. L'appareil était simple à utiliser, compact, la « souris » inventait un nouveau moyen de communication avec la machine, les « icônes » du « bureau » vous rendaient accessible une pratique jusque-là réservée à des jeunes gens bizarres qui s'empiffraient de Coca-Cola et de pizzas en programmant des séries d'algorithmes à trois heures du matin.

Ce Macintosh, dans sa version initiale, ne permettait pas de traiter des textes de plus de dix mille signes – soit sept feuillets. Sa mémoire vive ne comptait que cent vingt-huit kilo-octets. Aujourd'hui, la mémoire vive de l'ordinateur avec lequel j'écris ce livre est de deux giga-octets soit... quinze mille fois plus. Ces deux chiffres encadrent une des évolutions les plus phénoménales des trois dernières décennies : le sursaut de la productivité entraîné par la « révolution » micro-informatique. Cette multiplication de la puissance des circuits électroniques a provoqué un rebond de la productivité du travail dans tous les pays développés après le choc pétrolier des années 1970.

Angus Maddison, le plus réputé des historiens de la productivité, a reconstitué, pour douze pays d'Europe occidentale, l'évolution de la production par heure travaillée. Soit :

- + 1,55 % par an entre 1870 et 1913,
- + 1,56 % entre 1913 et 1950,
- + 4,77 % entre 1950 et 1973,
- + 2,29 % entre 1973 et 1998.

Pour l'ensemble des pays de l'OCDE (Europe, États-Unis, Canada et Japon), le rythme s'est ensuite ralenti entre 2000

et 2006, mais reste à 1,8 % par an. Ainsi, la phase du capitalisme ouverte dans la foulée du choc pétrolier se caractérise par une hausse de la productivité, certes inférieure à ce qu'elle avait été pendant les « trente glorieuses » – les années 1945-1975 –, mais très supérieure au demi-siècle précédant la guerre de 1914, qui était pourtant une période de transformation massive de l'économie mondiale.

La mutation micro-informatique a généralisé les instruments de traitement de l'information à faible coût et à forte efficacité. Elle conjugue un principe, la numérisation, et sa mise en œuvre par la microélectronique. La numérisation consiste à représenter un phénomène réel – son, lumière, dessin, photo – par une suite de nombres. Elle est opérée par la transformation de ces phénomènes, appelés analogiques et qui ont la forme électrique d'un signal continu, en une suite d'impulsions électriques analysables en termes de 0 et de 1. Cette numérisation est mise en œuvre par la microélectronique, qui manipule de façon de plus en plus rapide ces 0 et ces 1.

Une mesure de l'évolution des performances des microprocesseurs est le coût de traitement d'un million d'opérations : il était d'un dollar en 1970, il est maintenant de 0,000 000 01, soit cent millions de fois moins.

L'ampleur de cette transformation des activités humaines par l'informatisation est visible dans presque chaque élément du décor quotidien d'un citoyen de pays riche. On peut aussi la mesurer par le fait que la planète compte aujourd'hui plus d'un milliard d'ordinateurs, soit un pour six habitants.

Il y a mille exemples de produits ou d'activités transformés par la pénétration de la microélectronique. Ainsi, quand j'étais petit, une grosse radio trônait dans le salon de mes parents, surmontée d'un plateau tourne-disque sur lequel on écoutait les « microsillons ». Dans les années 1970, le premier argent que

j'ai gagné a été consacré à l'achat d'une « chaîne hi-fi » – un tourne-disque et deux haut-parleurs –, d'ailleurs fabriquée en « Allemagne de l'Est », qui fournissait alors des produits peu chers. À la même époque, les cassettes se multipliaient, avant que les disques compacts ne s'imposent dans les années 1990 : le numérique triomphait de l'analogique. Maintenant, on en est au MP3 et à la musique sur Internet : le groupe dont mon fils Joseph est le batteur a sa page, où vous pouvez écouter quelques-uns de leurs morceaux.

La hausse de la productivité suscitée par la micro-informatique a entraîné la baisse du coût des produits manufacturés. Cela a permis l'élévation du niveau matériel de vie.

Mais cela s'est aussi traduit par une capacité impressionnante à transformer et à déplacer la matière. Les microprocesseurs ont envahi les machines, tandis que les ordinateurs ont permis de concevoir des engins plus efficaces. L'informatisation des chaînes techniques n'a pas projeté l'économie dans l'immatériel. Elle a bien plutôt augmenté la quantité de matières transformées par l'activité humaine : d'abord du fait de la masse de déchets et de pollution générés par les ordinateurs eux-mêmes, qui sont rapidement obsolètes, donc jetés ; mais, surtout, parce que la manipulation d'information permise par l'ordinateur ne se substitue pas à la manipulation de la matière, mais l'amplifie au contraire, en induisant la conception de machines plus puissantes. Par exemple, au début des années 1990, le prix du pétrole était au plus bas, et l'exploitation des sables bitumineux de l'Alberta était au bord de la faillite ; le changement de technologie, substituant à des excavateurs géants des camions qui pouvaient charger plus de cent tonnes de sable d'un coup, a permis de sauver l'activité. Autre exemple : chacun des 3 920 salariés que comptait en 2007 l'usine sidérurgique d'Arcelor, à Dunkerque, produisait 3,57 fois plus d'acier (1 630 tonnes) que leurs

10 970 prédécesseurs de 1977 (456 tonnes). L'industrie n'a pas été seule touchée : la production annuelle de lait par vache est par exemple passée en France de 4 700 litres en 1980 à 7 700 en 2006 ; la gestion informatique des cheptels et les programmes d'insémination artificielle ont joué un rôle essentiel dans cette progression.

### **Le règne des spéculateurs**

Sam était sûr de lui. À Lakeview, on trouverait une communauté qu'il connaissait, et où l'on pourrait rester quelques nuits. Le hasard du stop nous avait réunis depuis deux jours, il avait un chien et peignait le soir des tableaux sur des toiles enroulées dans sa besace. Nous arrivâmes à Lakeview, dans l'Oregon. La bicoque dont il avait l'adresse semblait voguer sur une marée dépenaillée de bric-à-brac, voitures, pneus, planches, chèvres, ferrailles... Un gars barbu, deux femmes, un gosse vivaient là. Mais ils ne pouvaient pas nous héberger. Trois ans auparavant, c'était une communauté où venait qui voulait. Il y avait toujours une dizaine de personnes pour bricoler, fumer, faire de la musique. Mais les temps avaient changé, l'ami de Sam était parti, il ne restait plus que le barbu, qui vivait de ses cinquante chèvres. Derrière, deux constructions en bois, en forme de champignons, où des instruments de musique et des papiers épars prenaient silencieusement la poussière. L'esprit des hippies était parti dans le ciel avec les diamants.

Plus tard, à Salinas, en Californie, un autre auto-stoppeur m'expliquerait, sur une bretelle d'autoroute, que le mouvement des années 1960 était mort. « Plus rien ne bouge maintenant, les gens ne pensent qu'à gagner de l'argent, et le pays glisse lentement vers un conservatisme de plus en plus accentué. » On était

en 1978. Le « Golden State » venait d'adopter par référendum la « proposition 13 », une revendication de diminution des impôts, soutenue par l'ex-gouverneur Ronald Reagan, et signée par 1,2 million de Californiens. Les taxes d'habitation étaient gelées, d'autres États suivaient. En novembre 1980, Ronald Reagan était élu président des États-Unis. Un capitalisme décomplexé prenait le pouvoir. L'argent devenait roi, empereur, divinité.

Près de trois décennies plus tard, l'économie financière brasse des montants trente fois supérieurs à ceux échangés dans l'économie dite réelle. Cela signifie que la spéculation sur les valeurs boursières et sur les monnaies a totalement décroché du montant des produits concrets qui la fonde normalement. Le PIB (produit intérieur brut) est constitué des biens et services fournis. En 2002, le PIB mondial était de 32 000 milliards de dollars ; le total des transactions monétaires atteignait quant à lui... plus d'un million de milliards de dollars ! Faramineux ? Faramineux.

Comment cette déconnexion entre la production matérielle et le signe monétaire a-t-elle été rendue possible ?

Au sortir de la Deuxième Guerre mondiale, en 1944, le système des changes avait été organisé à la conférence de Bretton Woods afin d'éviter la répétition des désordres monétaires qui avaient précédé le conflit. Il adossait le système monétaire international sur le dollar, qui devenait la devise par rapport à laquelle toutes les autres monnaies fixaient leur taux de change. Auparavant, ce rôle était tenu par l'or.

Mais le développement du commerce international durant les trente glorieuses et l'essor des multinationales ont poussé à fabriquer des dollars bien au-delà de ce qui était nécessaire pour la seule économie des États-Unis. La guerre du Vietnam coûtait cher, le déficit budgétaire des États-Unis enflait démesurément, le système de Bretton Woods craquait. En août 1971, le président Nixon décidait de sortir du système de taux de

change fixes : le dollar n'était plus convertible en or. Le nouveau système de « changes flottants » signifiait que le taux des monnaies était fixé par le marché. Cela créait des opportunités de profit pour des spéculateurs capables de jouer sur les différences de taux de change entre monnaies. Un exemple célèbre est celui de George Soros, qui en 1992 gagna plus d'un milliard de dollars en jouant habilement contre la livre sterling. Les changes flottants ont favorisé les mouvements de capitaux. Entre 1970 et 2004, les transactions quotidiennes sur le marché mondial sont ainsi passées d'une dizaine de milliards de dollars à deux mille, soit deux cents fois plus.

L'envol de l'économie financière a par ailleurs été stimulé par les chocs pétroliers de 1973 et de 1979. La forte augmentation des prix du pétrole transférait une masse importante de capitaux vers les pays qui en produisaient. Ceux-ci, n'en ayant que partiellement l'usage chez eux, réinvestirent une très grande part de ces « pétrodollars » sur les marchés financiers occidentaux. Par ailleurs, les pays du Sud non producteurs de pétrole commencèrent à s'endetter fortement. Au total, la dette extérieure des pays en développement est passée de 50 milliards de dollars en 1968 à 2 450 milliards en 2001.

Enfin, une série de décisions politiques a levé les barrières aux mouvements de capitaux dans le but d'attirer les revenus pétroliers, mais aussi pour faciliter la gestion de l'endettement des États. L'habitude a été prise de placer les bons du Trésor sur les marchés financiers sous forme d'obligations (emprunts à long terme), ce qui permettait aux gouvernements de se financer sans générer d'inflation. Les gouvernements ont également abattu les cloisons séparant les différentes fonctions financières (dépôt bancaire et investissement spéculatif) pour attirer les capitaux vers leurs places boursières. Rivalisant avec Wall Street, la City de Londres a obtenu en 1979 l'abolition du contrôle des

changes, tandis qu'en 1987 le « big bang » financier y assouplissait encore les règles sur les mouvements de capitaux. Les autres places suivaient l'exemple.

Une autre mesure allait renforcer ce mouvement trépidant. En 1980, Paul Volcker, le directeur de la Réserve fédérale des États-Unis, décidait d'augmenter fortement les taux d'intérêt, afin de faire baisser l'inflation. Cela rendait le placement des capitaux aux États-Unis très profitable. Conséquence : entre 1970 et 1993, le taux d'intérêt réel bondissait de  $-2\%$  à  $+8\%$ . Ramené à une valeur moyenne de  $5\%$ , cela assurait le doublement d'un placement en un peu plus de quinze ans.

Il n'y a pas de meilleur symbole de cette nouvelle phase du capitalisme que les mots employés par les commentateurs : auparavant, « investisseur » désignait un entrepreneur qui engageait son capital dans une opération industrielle ou commerciale à l'issue incertaine. Maintenant, le terme qualifie les personnes ou les firmes qui jouent sur le marché financier et qui ne sont, au vrai, que des spéculateurs.

Ces derniers ont vu leur important savoir couronné par un prix Nobel d'économie – alias prix de la Banque centrale de Suède –, décerné en 1997 à MM. Merton et Scholes. Ils étaient récompensés pour avoir élaboré une méthode permettant d'estimer la valeur des produits dérivés. Ceux-ci sont des spéculations sur la valeur à terme d'un autre actif financier. En bon français, une martingale. L'application de leur méthode les a conduits à un succès inattendu : les deux Nobel dirigeaient avec des amis le fonds spéculatif LTCM... qui a fait faillite en 1998, précisément par la négociation des produits dérivés.

Le marché financier mondial est devenu en fait un système de cavalerie, dans lequel on paye les dettes créées par la spéculation au moyen de nouveaux engagements sans garantie réelle. Les spécialistes ont fini par affubler cette opération du

terme « titrisation » : il s'agit du montage permettant à un établissement de transférer le risque de non-remboursement d'un crédit en le transformant en un produit financier complexe vendu sur le marché. Pour Jean-Hervé Lorenzi, du Cercle des économistes, « la titrisation est essentielle dans le fonctionnement d'une économie de crédit qui permet à l'économie mondiale de se développer ». Autrement dit : la prospérité mondiale repose dans ce capitalisme sur l'endettement le plus effréné que l'on ait jamais expérimenté.

L'inconvénient des dettes, c'est qu'on finit toujours par les payer d'une manière ou d'une autre. La dette mondiale actuelle a son prix dans le monde réel, d'une façon que nos brillants économistes oublient toujours, on le verra plus loin. Mais leur irresponsabilité suffit à créer les désordres dans leur propre sphère de compétence. La phase actuelle du capitalisme a connu sa première tempête financière en 1987, précédant celles de 1998 et 2000. La crise ouverte en 2007 est la plus importante de cette série. Elle n'est pas un accident, mais le symptôme d'une crise générale de la société humaine au début du troisième millénaire.

## **La corruption au cœur du nouveau capitalisme**

Un aspect essentiel de la financiarisation de l'économie est la systématisation de la corruption. Ce n'en est pas un caractère secondaire, mais un des principaux moteurs. Max Weber plaçait l'éthique protestante au cœur de l'esprit du capitalisme et le capitalisme naissant s'est traduit par une régression de la corruption. L'avènement de la bourgeoisie au XIX<sup>e</sup> siècle était en effet fondé sur le rejet du système antérieur, dans lequel monarchie et aristocratie réglaient statuts, justice, et une part des

échanges sur la base du népotisme et de la prévarication – l'arbitraire du prince légitimant depuis le sommet de la pyramide l'ensemble du système. L'austère bourgeoisie prétendait instaurer un règne vertueux et rationnel, où l'économie serait gouvernée par les règles du marché, aucune puissance ne pouvant en faire dévier le juste accomplissement. Cet idéal s'est évaporé. Le capitalisme prospère dorénavant sur le lucre, l'exhibitionnisme et le mépris des règles collectives.

Comment cette dégénérescence de l'esprit bourgeois s'explique-t-elle ? Pour Alain Cotta, qui est un des premiers à l'avoir décelée, elle découle de la complexification des sociétés : toujours plus de régulation entraînerait plus de corruption, puisque la disproportion entre les traitements des fonctionnaires et les effets de leurs décisions suscite les tentations.

L'exacerbation de l'idéologie individualiste au cours des trois dernières décennies, en valorisant à l'extrême l'enrichissement et la réussite individuelle au détriment du bien commun, a donné une justification théorique aux arrangements avec la morale. Roberto Saviano, au terme d'une enquête impeccable sur les mafias napolitaines, l'illustre clairement, en présentant ainsi la psychologie des « parrains » : « Ceux qui prétendent que c'est immoral, qu'il ne peut y avoir d'existence humaine sans éthique, que l'économie doit avoir des limites et obéir à des règles, ceux-là n'ont pas réussi à prendre le pouvoir, ils ont été vaincus par le marché. L'éthique est le frein des perdants, la protection des vaincus, la justification morale de ceux qui n'ont pas su tout miser et tout rafler. » Il conclut : « La logique de l'entrepreneuriat criminel et la vision des parrains sont empreintes d'un ultralibéralisme radical. Les règles sont dictées et imposées par les affaires, par l'obligation de faire du profit et de vaincre la concurrence. Le reste ne compte pas. »



RÉALISATION : NORD COMPO  
NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S À LONRAI  
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2011. N° 105503 (    )  
IMPRIMÉ EN FRANCE

Extrait de la publication